

Ramón GOMEZ DE LA SERNA

« Le fils du millionnaire (fausse nouvelle américaine) », 1927.

«El hijo del millonario (Falsa novela norteamericana)», 1927.

Traduit par Nolwenn Guichard

## I

Ils vivaient à Algernon, à proximité de New York. Du haut de leur propriété, on pouvait voir les hauts immeubles couronnés de campaniles sans cloche. Il ne s'agissait pas d'églises, mais avec de telles dimensions il n'y avait aucune raison que ce fût autre chose.

Père et fils prenaient leur petit déjeuner ensemble : ils se sentaient maîtres de la vie. Chacun pensait à des choses différentes. Le père, à sa distraction favorite qui était la spéculation, le fils, on ne savait pas réellement à quoi.

Devant leur grand pouvoir de millionnaires, la journée se présentait dégagée, longue, offrant un nombre infini d'opportunités, comme une création immense, comme un monde possible.

C'est surtout le fils qui avait cette impression. Parce que le père, même s'il écoutait l'actualité mondiale, les probabilités du jour, les rebondissements, même s'il avait la sensation que toute l'histoire se passe chaque jour d'une manière différente en comparaison des innombrables jours déjà passés, cela finit par être monotone.

Toutes les fabriques allumaient leurs fourneaux, comme des cuisines au moment du petit déjeuner.

Quand le vent se dirigeait vers la villa des Karvaler, toutes les rafales de fumée semblaient venir les consulter, se mettre à leurs ordres, saluer les millionnaires, toujours pressées de célébrer leurs millions, jamais leur vie ne serait assez longue pour fêter ça comme il se doit.

Le père, Americo Karvaler, sentait chez son fils le repos qui était ainsi compatible avec son travail. Il sentait en lui la joie de la double personnalité. Il savait que David était inconscient, insouciant, téméraire, et il se complaisait dans cette indulgence pour son fils.

C'était un père des temps modernes, un père logique. Il ne souhaitait pas que son fils répète son sacrifice, ni ses actes. Il souhaitait savoir, sentir qu'il était son fils et le voir suivre une route totalement différente de la sienne.

Il donnait à son fils tout l'argent qu'il lui demandait, ne faisait entrave à aucun de ses voyages et, comme il ne se sentait pas capable de l'obliger à se consacrer à l'écriture, activité antipathique qui, pour un jeune homme comme lui, équivalait à faire du tricot, il priait le

domestique qui l'accompagnait souvent lors de ses excursions de lui envoyer un télégramme au moins une fois par jour.

Pour ce petit-déjeuner sur la terrasse qui donnait sur la grande ville, le vieil Americo aurait donné beaucoup d'argent. Lorsqu'il était près de son fils, il adoucissait doublement son regard, sa volonté et son âme dans le bleu du ciel ou dans n'importe quelle autre couleur qu'aurait eu la journée.

Cela ne faisait rien qu'ils ne parlent pas. Peut-être que ce silence était même préférable. En effet, Monsieur Americo s'entraînait, tel un double chevalier, à conquérir la journée.

David ressentait cette joie de manière différente. Il ne comptait pas avec son père. À ses yeux, le plaisir de dominer la journée n'était pas double, pour lui il s'agissait uniquement d'un problème personnel d'adolescence. Chaque jour il devait apprendre sans relâche, plus il apprendrait de choses, mieux cela serait. Il n'était pas très enclin à la présomption.

Il méprisait l'étiquette, et s'habillait généralement avec sa veste en laine et un de ces pantalons que l'on porte à Oxford.

Ses chaussures étaient de toute beauté, il les examinait sous toutes les coutures lorsqu'il les remettait au cordonnier, comme le président d'un chantier naval observerait les lignes d'un nouveau torpilleur. Justement, ces chaussures, en accord sous toutes les coutures avec l'actualité, faisaient de lui le maître de l'instant présent.

Ce matin-là, le soleil était comme la pièce qui réunit toutes les économies du monde et même l'or des jours à venir.

Les deux automobiles étaient au pied du perron, impatientes, comme des autobus scolaires. Chacune avait son chauffeur à ses côtés ; si celui du père allait le suivre lors de ses différentes affaires et visites, celui du fils resterait au garage, triste, tel un laquais qui emmène le cheval par la bride pour que son maître puisse le monter, et qui rentre ensuite seul, abandonné.

- Le moteur va chauffer.
- C'est bien ce que je dis.

Père et fils, qui s'étaient levés, se dirent au revoir avec la même joie que deux funambules qui se séparent pour monter chacun à une extrémité de la corde raide sur laquelle ils doivent se croiser. Ils allaient sûrement se croiser dans la grande ville, et ils se salueraient d'une joie vagabonde.

Les deux automobiles se mirent en marche presque au même moment, et celle du fils prit beaucoup d'avance sur celle du père, se perdant comme si elle cherchait à échapper à l'emprise paternelle : le fils, heureux de fuir, de ne pas se laisser conduire à l'école, où le père semblait le pousser en le prenant par la main tandis que les flancs des deux voitures se touchaient.

La première chose que faisait David tous les matins était de se montrer sur les chantiers de son usine, construite, selon ses plans, avec des machines qu'il avait lui-même choisies dans les catalogues, avec les fenêtres étroites qu'il avait lui-même dessinées dans le projet. Il voulait que tout le bâtiment fût fait d'acier blindé, tel un *superdreadnought*. Même la cheminée était en métal, et ressemblait ainsi à un véritable canon qui allongerait le cou dans un étirement monstrueux.

Cette usine, qui surprit tant son père lorsque David lui en soumit le projet, était déjà bien avancée. Le jeune millionnaire passait en revue le hangar des machines comme s'il se promenait sur le quai d'une grande gare où les trains seraient attachés aux quais, figés mais frénétiques, patinant dans une fervente immobilité.

Les chefs, diligents, l'accompagnaient pendant que lui, de sa canne de Charlot, tapait sur le dos des grandes bêtes à moteur des réservoirs.

Le pavement ainsi que les bras de toutes les machines étaient également en bois. David, le petit monsieur, ne voulait pas de cette trépidation à froid des usines faites de ciment. Le bois étouffe l'emballement, il est à la vibration de l'usine ce que le buvard est à l'encre.

- Et le mécanicien qui sait faire fonctionner cette machine n'est pas encore arrivé ?
- Il devait arriver hier... Hier l'*Arbunquer* est entré dans le port.
- Je veux voir fonctionner la plus grande machine à cartouches au monde, insista David.

Ce devait être l'usine d'explosifs la plus puissante au monde. Pour faire des films de guerre, il comptait sur la pointe de la mécanique.

Une des nefs du bâtiment allait être consacrée à la pyrotechnie. C'était la première fois que la comédie de la poudre occupait la chapelle latérale qui lui revenait dans la grande usine de la tragédie explosive.

Parfois David négligeait les choses, les barils, les arbres allongés de ces grandes turbines. Il semblait s'immerger dans l'avenir, dans la fébrile industrie, dans quelque chose de très solide qui allait être la base d'une activité incessante.

Un étrange sourire illuminait le visage du jeune homme tandis qu'il contemplait le bâtiment. Il semblait s'éloigner de son projet et l'observait depuis la colline d'un œil un peu hautain.

Il semblait dire « On va voir ce qui se passe », se méfiant un peu de l'imposture du travail et de l'imposture de la production. À ses yeux, les usines étaient une corvée. La Bourse, il n'y avait que cela de vrai.

Il passa dans les dernières nefs comme quelqu'un qui cherche dans les réserves d'une gare une marchandise qui n'est pas arrivée, puis monta ensuite dans son auto, tel un cavalier qui monte sa jument avec une certaine complicité amoureuse, il la malmenait, le moteur à plein

régime, comme s'il utilisait l'éperon des banderilles de feu qui donnent plus de vitesse à la voiture. Le démarrage fut de ceux qui ramènent les jambes par-dessus tête.

Ce n'est qu'une fois au loin, avant de tourner au virage depuis lequel on ne voyait déjà plus l'usine, qu'il ralentit l'allure et jeta un regard à sa puissante construction. Il trouvait qu'elle ressemblait à une forteresse, avec ses fenêtres étroites et grillagées. Il sourit de nouveau et continua sa course folle, endiablée, comme s'il était à la recherche de quelqu'un.

Au loin, un costume bleu se profila, et David, comme qui vise puis tire, dirigea sa voiture vers lui. Dans un zigzag de faucheuse, il l'éjecta du passage piéton et roula sur le corps du pauvre marcheur. L'accident réveillait en lui une voracité telle qu'il avait l'impression d'avoir mangé une âme humaine, sensation vibrante comme un cocktail dans le shaker qu'était son automobile.

C'était bien là le plaisir secret de ses excursions, la chasse de nombreux jours, ce qu'il préférait dévorer dans le monde : une vie écrasée.

Loin de sa victime, il tourna la tête pour voir s'il y avait eu un témoin. Et en effet, une femme était sortie sur la route et reconnaissait le cadavre du défunt.

David se dirigea vers le garage d'Algernon et changea de voiture.

Peu de temps après il était de nouveau sur la route et passait, comme par hasard, à côté de sa victime d'il y a peu. Il était bel et bien mort, mais ils avaient encore le temps d'aller à l'hôpital. Il fit monter dans sa voiture l'ouvrier ainsi que la femme qui l'avait découvert.

Ils arrivèrent bientôt au Centre de Secours que David avait choisi dans sa tête, et il assistait au grand désarroi des médecins et des aides-soignants.

Il avait l'impression de vivre à une vitesse folle le drame qu'il venait d'écrire, et sans les répétitions pesantes. Il aimait ressentir l'absence de conséquence portée par les accusations qu'était la vie.

- Comment était la voiture ? – demanda l'agent de police
- D'une couleur rougeâtre...

David avait toujours apprécié le fait que les témoins confondent tout : sa voiture n'était pas rougeâtre, mais grise.

Un à un, ils laissèrent leurs coordonnées, et David se dirigea vers les rues, pleines d'acheteurs, de touristes, de voleurs, de politiques, de militaires...

Sous un ciel si haut et si splendide, New York apparaissait peu colossale après tout. On pouvait dire qu'elle était stupéfaite face à l'évidence un peu déconcertante de se sentir incapable de miracles. Être aussi imposante, et ne pas pouvoir faire quelque chose qui s'apparente à un miracle !

Les maisons qui se creusaient en hauteur s'apparentaient à des puits retournés comme des gants.

Dans une si grande agglomération il semblait que tout avait perdu son âme.

Une ville si pleine laissait une sensation de vide. Tous semblaient être aveuglés par le soleil de midi.

David klaxonnait avec discernement : il est vrai qu'à cet endroit, il était à craindre que la police pense qu'on voulait attirer son attention à coups de klaxon. De plus, toute la rue lance généralement un regard plein de reproches à la voiture mal élevée qui crie beaucoup trop.

Des voies hétérogènes se formaient. Parfois, il ne pouvait résister à l'envie de se mettre derrière une voiture aux airs de rastaquouère et de la dépasser, même s'il voyait que l'agent de police chargé de la circulation lui jetait un regard mauvais.

David allait réveiller une femme. En effet, tirer de sa torpeur une femme qui se sent enfin en sécurité, à nouveau en possession de son corps, oubliée des instincts des hommes, envolés au point du jour, consacrés à la pâture matinale.

Il choisit Nadia, la blonde, avec une tête si ronde et pleine de brillantine, qu'elle semblait être la perle sur l'échelle de la galanterie.

Il monta jusqu'à sa chambre de l'hôtel Granton, et, tout en donnant un gros coup sur la porte, il cria :

— Nadia ! Nadia !

Une femme qui revenait douloureusement à la réalité, contre sa volonté, demanda à travers l'embrasure de sa voix.

— Qui c'est ?

— C'est moi... David.

— Attends un moment.

Et elle ouvrit le verrou, avant de courir pour tomber de nouveau dans les tréfonds de son lit.

Le pyjama bleu brodé d'or mourait sous le sommeil. Cela faisait de la peine d'assister à ce froissement sans pitié ; mais comme Nadia était prisée des millionnaires, elle pouvait se le permettre.

— Nadia – une idée vint à l'esprit de David – je veux que tu viennes avec moi au restaurant *Les Chinois*. Et je veux que tu restes en pyjama...

— Tu me laisseras me coiffer et me doucher au moins ?...

— Oui... Mais attention à ne pas te mouiller les cheveux... Je ne veux pas perdre de temps, et, sans compter le bruit de moteur d'aéroplane efféminé que fait le séchoir et qui m'énerve.

Nadia bondit et partit en courant avec sa serviette sous le bras, prête à voir comment le millionnaire, qui payait toutes les amendes, affrontait tous les scandales.

Peu de temps après elle sortit lavée, comme si les ravages de la nuit étaient effacés.

— Tu apparaîtras comme une nouvelle déesse parmi ces Chinois qui ruminent du riz... Mais tu sais que pour les festivités que j'imagine, je suis impitoyable...

— Je le sais... Je le sais... Allons-y – dit Nadia, qui agissait souvent avec la hâte et la servilité dont ont besoin les millionnaires.

La voiture, tel un lit qui commence à courir, se faufila entre les passants qui frissonnaient du même frisson qui parcourait la pauvre Nadia, violentée par la richesse, arrachée à son rêve de rédemption, obligée à des absurdités. Et tout cela pour pouvoir s'approcher du guichet de la banque et déposer sur son compte une forte somme d'argent !

La foule de personnes qui va manger, immense, avec des yeux qui regardent les gens qui passent comme s'ils étaient des fromages de Hollande, se retournait avec envie vers ceux qui allaient arriver avant l'heure à la table ronde du midi.

Les employés, au lieu de manger les touches de leurs machines à écrire, avaient besoin de se remettre, et s'éloignaient de leurs pupitres pendant un court instant. Après tout, cela n'en valait pas la peine, et bientôt il y aurait un tuyau pour alimenter les employés qui ne veulent pas s'en aller pour ensuite devoir revenir dans la seconde, et qui ont horreur d'entrer deux fois dans l'ascenseur sans fin.

Tout était resté entrouvert pendant deux heures, et dans les boutiques les derniers à sortir passaient la main à travers la vitre de la porte afin de sécuriser le loquet à l'aide du clou.

Chez *Les Chinois* tous les regardèrent par-dessus leurs lunettes, et les femmes qui étaient avec quelques petits Chinois souriaient de ce sourire de chinoises, un sourire de mendiante des chemins de mille lieues.

David, accompagné de cette femme en pyjama d'esprit chinois et qui avait un air de torero bleu, chercha la salle à manger des plus pauvres, où les sourires étaient ceux de vieux mendiants, et où tous leur disaient des yeux : « Vous venez nous voir tels que nous sommes ? Nous resterons nous-mêmes malgré votre présence. »

Il commanda une longue liste de choses. Il avait seulement l'intention de les picorer, mais il voulait épuiser toute la droguerie exotique.

— Nous allons manger comme des rois – dit-elle tout en se servant du riz avec la spatule d'ivoire.

Le repas fut, comme à l'habitude, léger ; comme celui de ceux qui passent leur temps à mâcher des feuilles dans un jardin.

Ils prirent ensuite un verre. Ils étaient déjà bien seuls comme dans un restaurant d'escale pendant un long voyage.

— Voulez-vous aller au fumoir ? – demanda discrètement un mandataire de l'empereur, assis au-dessus de la caisse.

David et Nadia entrèrent. Ce fumoir ressemblait à une salle d'attente d'une gare en pleine nuit et avec plus de voyageurs qu'il n'y a de place dans le train qui va arriver, à moins qu'ils n'attendent de nombreux trains différents et qu'ils soient tous très matinaux ou des dans l'interminable attente d'une correspondance.

David était tâché de ces tâches acerbes que l'alcool fait jaillir sur les visages.

Il semblait déjà que ceux qui étaient en piteux état allaient vouloir poser leurs pattes dans le pantalon bouffant de Nadia, c'est pour cela que David leur lançait des regards menaçants en regardant par terre.

Un Chinois, puis un autre, puis encore un autre, la reconnurent et s'approchèrent pour la saluer. Aussitôt on répandit la nouvelle que le fils du multimillionnaire Karvaler était là, et le silence se fit autour de lui.

David sentait déjà cette tension provoquée par les hommes et qui suscite une admiration pour qui ne la mérite pas. Il devait lui arriver quelque chose de farfelu, de violent, de vorace. Nadia le regardait d'un air méfiant, comme si c'était elle qui allait être la victime.

David annonça :

— Je veux être témoin d'un vrai hara-kiri, sanglant, véritable, sur le terrain... Vous attendez tous une fortune pour sauver vos familles nombreuses... Je dote de dix mille dollars la famille de celui qui s'ouvrira le ventre du même geste héroïque que sur les gravures...

Le silence se fit encore plus profond. Alors, David qui se sentait déjà entouré de l'attente qui lui était si chère, l'attente du climax tragique, dit :

— Alors vous n'êtes courageux que derrière les byōbu ? Ça ne vous semble pas assez dix mille dollars ? Très bien, je double la somme.

Un silence plongé dans les entrailles de la Terre, toujours plus profond, répondit à la dernière question. Nadia, horrifiée à l'idée que quelqu'un puisse succomber à cette horrible tentation, craignait de voir le martyr se prononcer à mesure que le temps s'étirait.

Elle aurait voulu que tous se fondent en un vacarme moqueur, qui aurait été une contestation adéquate à cette proposition macabre. Mais le silence se prolongeait, et il ne faisait aucun doute que ce silence couvait le futur mort.

— Moi Monsieur, je vais vous faire plaisir... Bouddha me récompensera pour ce sacrifice et pour le fait que je fasse voir à un chrétien l'âme dévouée de la Chine. Ma femme et mes enfants seront riches !

Un groupe se forma alors autour de David, tandis que lui, comme quelqu'un qui vend des *bons pour un tour* dans l'autre monde, émettait un chèque de vingt mille dollars.

Le Chinois candidat au sacrifice revint peu de temps après avec les vêtements de circonstance et avec le sabre à la forme légendaire, le sabre pour couper en deux les dragons et pour tenir le rythme exigé par un potentiel combat.

Il s'assit sur des oreillers, prit le sabre des deux mains et l'appuya sur l'angle frontal des côtes. Tout le principe d'une incision réussie était là, le trou du début, le point de départ pour le sabre.

David serrait le poignet de Nadia afin qu'elle ne crie pas.

La victime semblait se préparer à mourir par lui-même, dans un silence suprême. Il fallait être bien concentré sur l'opération, afin de ne pas rater le moment où la pointe allait percer le trou.

Personne n'en perdit une goutte. Un geste de pression lors de la découpe montra à tout le monde que le sabre avait pénétré le ventre.

Cela acquit ensuite une vérité macabre, de dégobillage suprême, de radiographie en relief de tout ce qui ne pouvait pas être radiographié aux rayons X.

Nadia s'effondra, évanouie.

— Emmenez-la à la voiture, ordonna David.

Et il profita de cet évanouissement pour s'échapper de là, pour trouver la sortie, qui en d'autres circonstances aurait été très ennuyeuse et difficile.

## II

Toutes les journées de David avaient la même charge en émotions et les mêmes aventures que celle que je viens de raconter.

Il ne comptait plus ses accidents de voiture. C'était comme la chasse au lièvre humain, à laquelle il se consacrait avec un véritable plaisir.

Avec ses épaules fortes et sa bouche fermée en permanence, il serrait le volant avec l'énergie d'un Atlante.

Il passait à travers cette admiration sans réserve qu'ont tous ces jeunes qui sont nés pour être princes de Galles mais qui n'ont pas réussi à le devenir.



Parfois son père le trouvait méditatif, comme un marin bourru, engoncé dans le fauteuil joufflu dans lequel on ne pouvait ressentir que de la joie tellement il était confortable et parfait.

Karvaler père ne savait pas ce qui pouvait bien arriver à son fils.

— Peut-être que tu es en colère parce que je t'ai réprimandé pour avoir utilisé ma voiture, alors que tu en as trois ? Prends-la, mon fils, si cela te fait plaisir. J'en achèterai une autre... Mais cela me fait plaisir que tu penses que les automobiles sont comme les cols amidonnés : un jour l'une, le lendemain une autre.

David ne répondait même pas à son père. Il avait plus important à faire.

Il serrait sa veste, fourrait la tête entre les tripes ou les boyaux de l'automobile, sautait sur son siège, regardait l'heure sur sa montre et filait à toute allure avec un cap inconnu.

— Laisse des indications sur l'endroit où tu vas, si jamais un jour il t'arrive quelque chose, lui avait également dit son père de nombreuses fois. Mais David n'avait pas fait attention à lui, et comme s'il se dirigeait vers des forêts secrètes, on savait seulement s'il avait pris la direction du Nord ou du Sud.

Parmi ses voitures il y en avait une avec laquelle, exceptionnellement, il ne commettait aucun méfait : la voiture conquérante, celle qui suscitait l'admiration de tout New York, silencieuse, elle ressemblait fort à un cabinet d'empereur, idéale comme un portefeuille fin, tout au plus comme la plus chère valise de voyage, et avec un petit air de loge de théâtre.

Dans cette automobile, les aspects les plus parfaits des choses modernes se réunissaient : la salle de bain, le coiffeur, le bureau d'un directeur de Banque, le wagon pour le chef de l'État dans un train de luxe, l'aéroplane, et l'angle du bar.

David lui ajoutait toutes les perfections qu'il trouvait à travers le monde.

Par exemple : l'horloge de cette automobile était une horloge spéciale... Elle était connectée à un potentiomètre en communication avec une boussole pour savoir dans quelle direction il allait. Et il disposait d'un appareil qui mesurait les kilomètres, ces deux estimations influaient sur l'heure, la retardant ou l'avancant suivant la latitude.

Tout le devant de cette auto était comme le secrétaire qui, au lieu de servir, parcourt le monde le volant en main, le vernissant d'un coup de poignet, la patinant d'un ton de palissandre.

Mais il sortait avec cette voiture juste pour l'excursion, uniquement dans les grands moments de pureté, quand il était en congé de sa vie funeste et paresseuse.

David, lorsqu'on le retrouvait ces jours-là, sortait peu en voiture. Il avait inventé l'antenne qui brouille et il aimait perturber toutes les émissions radiotéléphoniques.

L'Amérique du Nord était mécontente. Il y avait des heures pendant lesquelles on ne pouvait rien entendre. Le bruit d'un jazz-band de cymbales brouillait les émissions en fanfare.

Il souriait avec son casque sur les oreilles, quand son appareil lui rendait l'intrusion déréglée, le bruit épouvantable, comme des casseroles et des couvercles qui s'entrechoquent entre les mains du pire garçon du quartier.

Il aimait le fait que plus d'un million d'âmes fussent perturbées par ses bruits au milieu de leur sottise.

Il se sentait comme un dieu de l'insensibilité qui lance le tonnerre à sa guise, inondant de son bruit plus de ciels que ceux que Dieu en personne inventa.

Ses crri-critch étaient comme des apéritifs continus dans sa vie, comme des sandwiches entre les repas.

Son invention perturbatrice lui avait demandé beaucoup de travail, mais il la perfectionnait tous les jours. Ses émissions étaient toujours plus aiguës et perçantes. Il sentait avec joie la décharge produite dans son casque distrait, comme les coups de liane de sa musique des forêts centrales.

Des arpenteurs nommés par toutes les sociétés de T.S.F. réunies, marquaient leurs recherches, et obtenaient des informations sur les lieux où le courant électrique était plus ou moins fort. Leurs appareils posés sur des trépieds aux longues pattes étaient comme des araignées lentes qui avançaient vers lui ; mais David inventait de nombreux moyens pour les tromper, il diminuait l'émission, il l'arrêtait, il la retransmettait depuis divers coins de ses propriétés, la recevait dans son automobile et la faisait circuler sur les routes.

Le gouvernement en vint à offrir une récompense considérable à celui qui découvrirait la maudite station, et il annonça que le responsable serait jugé conformément aux lois de répression de l'anarchisme.

David comprit qu'à ce moment, ils allaient lui tomber dessus, et en conséquence, il détruisit tout le matériel de sa station de bombardement.

Il sortit de cette aventure presque fatigué de s'être consacré à une chose si innocente.

Bien sûr, comme il le disait souvent lorsqu'il voyait la banalité de ses exploits, « tout était trêve pour arriver au grand jour, le grand jour qui restait son secret, mais où il arriverait au succès suprême ».

Les millions étaient si ennuyeux sans l'attrait du crime !

Pendant la trêve qui précédait ce qui allait arriver, grandiose, stupéfiant, miraculeux, David réfléchit à ce qu'il pourrait bien collectionner. Jusqu'alors ses collections avaient toutes été de choses qui ne laissent pas de traces, c'est-à-dire, de vagues idées.

Depuis ce moment-là il avait besoin d'une collection de marques de ses infâmies.

— Quoi ? Qu'est-ce que ça pourrait bien être ?, pensait-il, caché dans son gai gilet de sportif.

Il rit comme seuls rient les fous, il se frotta le visage et se dirigea, vraiment radieux, vers le garage.

Rapidement il s'évaporait dans son automobile.

Il allait chercher le premier trophée, comme pour un prix de courses.

Il laissa sa voiture dans le garage public de la grande capitale, et se dirigea vers un magasin de prêt-à-porter. Là-bas il essaya un costume noir. Plus tard il s'acheta un béret.

Ensuite, il prit un tramway qui conduisait aux quartiers mal famés.

C'était un trajet pour un train, mais fait par un joyeux tramway, pour ne pas rater le bonheur d'aller en ville.

Au bout d'une heure il était déjà arrivé à destination. C'était la fin de l'après-midi. David, au détour d'une rue, mit la moustache qu'il avait cachée, enfin, l'imitation d'un semblant de moustache plus qu'une moustache.

Puis il choisit une femme et partit avec elle. Elle faisait partie de celles qui ont la clé de leur studio, choisi au fond d'une ruelle par laquelle personne ne passe, pour que tout soit plus facile pour l'homme honteux.

David, jouant les débutants, se montrait timide, méfiant.

— Personne ne va nous voir ? demandait-il de temps en temps, d'une voix de collégien.

— Personne... ne fais pas l'enfant, lui répliquait-elle.

David, une fois dans la maison de la dame, étudia les pièces. Il alluma la lumière même dans la cuisine, ce qui gêna la pauvre femme, qui aurait préféré qu'il ne vît pas qu'elle gardait des restes de la veille pour le repas du lendemain.

Devenu plus calme, car ils étaient seuls, il commença à opérer, sortit son mouchoir, mit quelque chose dessus, et, s'approchant avec tendresse, comme dans un accès de timidité, il chloroforma la pauvre femme.

Ensuite, il sortit son bistouri, ses bandes, son coagulateur et son cautérisant et, schlak !, il coupa l'oreille de l'endormie, ce qui restait de l'oreille, pour ainsi dire, pas trop au ras du visage. Il soigna la blessure et, avec son trophée enveloppé dans des cotons, il laissa un billet de cinquante dollars et sortit prestement de la maison et de la ruelle, en enlevant sa moustache.

D'abord il marcha rapidement. Puis il se mit à courir. Il prit ensuite le chemin où les traces se perdent : le métro.

Deux heures après il était chez lui enveloppé dans sa blouse, et donnant des coups de klaxons de joie.

Dans une pièce délabrée du grenier, il commença à créer un musée. Il remplit le premier flacon d'alcool concentré d'essences et fixa sur le bouchon de liège un cordon au bout de laquelle pendait l'oreille, dotée d'une boucle d'oreille bleue, boucle d'oreille dépareillée qui demandait que l'on cherche sa compagne, qu'on la lui apporte tout de suite.

David commença à réfléchir avec une ironie visible :

— Et dire que le jour du jugement cette oreille trouvera sa partenaire ! Cela sera merveilleux...

Ensuite il ferma à clé le débarras, et se dirigeant vers son bureau, il prit un cahier et écrivit :

### CATALOGUE

Numéro 1 ..... Teresa Galindo.

Un domestique le fit sursauter lorsqu'il frappa à la porte.

- Quoi ? demanda-t-il d'une voix terne.
- Monsieur votre père vous appelle pour le dîner.

David, joyeux, portant des toasts, maniant joyeusement les couverts, faisant travailler la salière sur ses plats, fut souriant, volubile, fier de son père, qui pensait intérieurement : « pour donner cette joie aussi saine au monde, on peut bien accepter toutes les inquiétudes et les peines de la spéculation ».

### III

La collection d'oreilles battait son plein. Lentement, car cela n'était pas bien d'aller trop vite, parce que le lendemain de la prise d'une oreille, toutes les femmes étaient sur leurs gardes, les mains posées sur les oreilles.

Les journaux s'étaient perdus en considérations sur ces arrachements, supposant qu'il s'agissait d'un sadique, puisqu'il volait souvent des boucles d'oreilles sans importance, et de plus, pouvant prendre la paire, il n'en emportait qu'une.

Une compagnie d'assurance créa une assurance spéciale sur les oreilles, qui évaluait l'oreille à cinq mille dollars.

Les journaux humoristiques, même s'il s'agissait d'un fait macabre, se mettaient de la partie.

« Une oreille vaut-elle si cher ? » écrivait *L'Éclat de rire*. « La valeur des oreilles va-t-elle tant augmenter que nos femmes en vendraient une des deux ? ... La Bourse acceptera-t-elle une bonne oreille de femme comme valeur au portefeuille ? ... Des huîtres perlières de meilleure qualité, peut-être que celui qui vole les oreilles veut créer une nouvelle société d'exploitations et vente en gros d'oreilles de femmes ».

David ne voulait pas s'entêter aveuglément dans sa fièvre collectionneuse, en effet cela l'aurait perdu.

Il y avait des semaines entières où il se consacrait à l'organisation de sa fabrique, il faisait en sorte que les moteurs soient montés, que les grands arbres à cames et les troncs-cylindres prennent racine dans la salle des machines.

Il semblait que ce dévouement au travail, cette santé de la fabrique, aux grands poumons, biceps et cœurs d'aciers, mus par l'électricité, allaient guérir le jeune millionnaire. Mais la curiosité et l'empressement le menant à assister à un nouveau montage, il recommençait à se perdre dans les méandres de la grande ville, et c'est sous un aspect différent qu'il pénétrait de nouveau dans l'intimité de la future propriétaire d'oreille à amputer.

Mais l'oreille qui fut plus difficile à digérer par le public fut celle de Hilda Boris, la première ballerine du Grand Opéra.

« Qu'on puisse enlever une oreille dans un théâtre occupé par vingt mille spectateurs, dans le théâtre le plus grand du monde, surveillé par cinq cents policiers, c'est quand même fort ! ».

« D'après les récits des journaux, le criminel avait profité de toutes les opportunités pour qu'il s'écoule un long moment après l'avoir trouvé avant de découvrir le crime ; en effet il alla même jusqu'à la coiffer façon Cléo de Mérode pour lui cacher le visage ».

« Après le troisième acte dansant, un abonné très élégant est entré dans la loge d'Hilda pour lui offrir un magnifique bouquet de fleurs. Personne ne pouvait soupçonner que cet homme au monocle et barbichette en pointe à la française pourrait commettre cet arrachement barbare qu'il menait à bien en quelques minutes, dans la proximité des autres loges, sans crainte de la présence des autres adorateurs de la belle ballerine dans l'antichambre ».

Par un brin d'humour sarcastique, le voleur d'oreille a laissé à Hilda, en guise de cadeau, une paire de boucles d'oreilles montées sur platine, estimées à plus de dix mille dollars. Ce qui écarte l'hypothèse selon laquelle le tailleur d'oreilles est un homme pauvre.

David, suite à cet élan d'audace, considéra sa collection d'oreilles comme terminée, entre autres parce que ses crimes se répétaient trop souvent, et qu'il aurait été très désagréable que la découverte de ce sport futile le fasse prisonnier avant de pouvoir réaliser ce qui serait le

couronnement de sa vie, un acte digne de rentrer dans l'Histoire, une aventure digne des millions qui lui servaient de crédit.

Il avait réuni cinquante-deux oreilles, auxquelles l'alcool concentré avait donné l'éclat du mercure et du diamant, et qui, dans leurs flacons, étaient un spectacle supérieur à celui de n'importe quel musée, montrant toute la délicatesse candide et l'exquise puérité de la femme. Il était *envoûlé* par la contemplation des oreilles, désormais complètement innocentes et candides, arrachées à l'influence malhonnête du sexe.

Elles semblaient écouter le compliment d'un criminel suborneur et entrevoir du coin de l'aile l'arrivée tant attendue de la police, le bruit des pas caractéristiques du limier qui est tombé sur la porte derrière laquelle est caché le délit.

David trouvait qu'il y avait quelque chose de sous-marin dans les oreilles, d'abord pour ce qu'elles retiennent du fond, avec un petit air de méduses tristes, déracinées et solitaires.

L'une d'elle faisait luire une boucle d'oreille à faire pleurer, la boucle d'oreille typiquement infantile, la boucle d'oreille de la jeune nourrice. « Mais si elles n'avaient pas été enfermées et dans un flacon d'alcool, émouvraient-elles autant ? », se demandait David, et il répondait : « Non. Leur enchantement vient du fait qu'elles sont mutilées. Sur la tête vulgaire de leur maîtresse, elles n'étaient qu'insignifiance, vulgarité, léthargie, idiotie ».

Le crime équilibrait son bien-être. Tout comme le fait de se gaver de grillades exige beaucoup de vin, les bénéfiques excessifs que faisait son père exigeaient chez lui un plaisir frénétique ou la concentration de tous les alcools de la vie présents dans le crime.

Cette nuit-là, après avoir contemplé en détail ses cinquante-deux oreilles, lorsqu'il descendit à la salle à manger, il sut que son père avait doublé sa fortune, profitant de la faiblesse et de la malchance de l'Europe.

David se sentit faire des ruades à l'intérieur, avec une envie plus forte que jamais de persécuter qui se mettrait en travers de sa route, avec un désir plus fort de manger de la chair humaine.

Il dîna joyeusement, et reconnut en son père une espèce de Moïse d'or.

— Tu me rends responsable de trop d'argent... J'aurais dû avoir mille frères pour supporter une telle charge.

— Pour l'amour du ciel, mon fils ! dit la mère.

Le père, transi de bonheur à voir que son fils avait la sensibilité de la fortune, buvait son café en imperceptibles gorgées, comme s'il voulait donner à son café le même intérêt barbare qu'il donnait à ses dollars.

Il ne voyait pas la terrible immoralité de l'argent qui accable un tout jeune homme, créant en lui un appétit désordonné qui dépasse cinq fois les choses qu'on peut obtenir dans la vie grâce à l'argent. Jusqu'où irait-il ?

Il y eût une longue pause et ils burent tous la dernière gorgée de ces chiffres radioactifs qui se débouchent comme du champagne, parce qu'ils étaient même plus chers que le champagne. Penser à la satiété de leur argent leur avait donné soif.

- Je vais sortir ce soir, dit David.
- Mais, mon fils, avec le froid qu'il fait ! dit sa mère.
- J'ai besoin de fêter le bon coup de papa... Le fêter pour lui et pour moi.

Karvaler père sourit. Lui devait se lever tôt, il ne pouvait pas relâcher sa tension un moment pour éviter que tout s'écroule ; mais cela lui semblait très bien que son fils montre ce que l'on pouvait faire avec une fortune comme celle qu'avait le père, ce que Karvaler père lui-même aurait pu faire s'il l'avait voulu. Qu'ils le sachent, ces vicieux croulants qui se retrouvent dans les cabarets avec son fils.

David chevaucha sa voiture et partit là où il en avait envie, encore une fois sans cap, mais il roulait déjà rapidement.

Dans la ville il chercha le premier garage public pour voitures et il y laissa ensuite son auto.

Retenant ses jambes, pressant les pieds contre le sol pour ne pas commencer à sauter, il s'approchait comme un aveugle des cabarets et aux bars dont les fenêtres étaient dépolies.

Il s'arrêtait un peu plus longtemps dans les sous-sols de la boîte. Il avait l'impression que, de ces souterrains dans lesquels quelques bars avaient leur enfer, s'échappaient des musiques, des voix, des acclamations de la région du feu central des souterrains discrets des trésors occultes.

Les gratte-ciels faisaient tomber sur la ville le sommeil de leurs mille ou deux mille yeux. Les paupières parcourues de ces mille ou deux mille baies vitrées pesaient sur le passant qui voulait s'enhardir.

David savait que son nom de famille était écrit dans presque toutes ces banques, et qu'il en était comme l'héritier de toutes.

L'appétit de les voler lui vint à l'esprit, mais il n'avait pas de matériel ; l'appétit d'une oreille en plus lui vint lorsqu'il vit passer des boucles d'oreilles brillant dans la nuit, mais il n'avait pas d'instruments non plus.

Il n'y avait rien qui ne le répugne, et c'est pour cette raison qu'il se sentait toujours plus indécis pour tout. S'il agissait en accord avec lui-même, il se sentait neutralisé par tout ce qu'il aimerait faire. Il avait besoin de se déguiser, d'être autre.

Il n'y avait rien de mieux pour cela que de se rendre à la maison de sa complice, Susana Splegen. Tout d'abord il l'appellerait depuis un bar, pour avoir les coudées franches.

C'est ce qu'il fit, et trente minutes plus tard il était avec Susana dans son hôtel dans l'avenue des villas.

— Je vais te faire le cadeau du mois, mais j'ai besoin de ton silence absolu.

Il sortit son carnet de chèque et signa pour mille dollars.

— Tu vois bien que je ne veux pas que tu finisses dépitée à côté du guichet.

Susana le prit dans ses bras, déplaçant avec elle tous ses parfums, dentelles, et encore ses dentelles parfumées, afin de le payer en nature.

— Tu as beaucoup de vêtements blancs, non ?

— Oui beaucoup... Parce que tu veux mettre un de mes chemisiers ?

— Non... J'aimerais un de tes draps.

— Un drap ? ... Tu veux te déguiser en fantôme ?

— Tu brûles... Tu brûles... En membre du Ku-Klux-Klan.

— Mais tu es fou ? Tu sais bien qu'il s'agit d'un déguisement très sérieux et que cela peut te coûter cher de jouer avec cela.

— Cela n'a pas d'importance... J'ai envie de passer une nuit amusante... Il n'y a rien de plus sensationnel que d'avancer le carnaval. Allez, vas-y, un drap et un de tes corsets dont tu ne te sers pas.

Susana ouvrit son armoire et sortit un magnifique drap et un corset bleu.

— Tu n'en as pas un autre blanc ?

— Si

Et elle en sortit un blanc.

David fit le cornet avec le corset, la cagoule « kukuxklanique », et, tout en coupant le drap avec des ciseaux, il dit à Susana :

— Coude ici... Le morceau de tissu blanc doit recouvrir l'entonnoir que j'ai fait avec le corset... Que cela soit bien solide...

Ensuite, face à la glace de la coiffeuse, il se prépara une robe longue et avec quelques coups de ciseaux il se fit le masque.

Avec la cagoule sur la tête il était devenu ce symbole impressionnant.

— Maintenant j'ai besoin d'une arme...

— Un browning

— Non, j'en ai déjà... Une épée...



- J'ai peur de ne pas pouvoir t'aider.

David resta pensif un moment, mais contourna immédiatement le problème.

- Tu n'as pas un de ces couteaux qui servent à faire les sandwiches ?
- Si, et même un beau...
- Eh bien c'est parti...

Susana lui apporta tout de suite, mais le manche noir détonnait.

- Couvre le manche de blanc...

Susana lui fit une housse serrée.

- Maintenant, dit David, c'est toi qui vas conduire ta voiture fermée...
- Mais, David... Les domestiques vont s'en rendre compte...
- Tu verras bien que non... Je t'aiderai à la sortir de la côte sans avoir besoin de la mettre en marche... Toi, couvre toi bien...

Quelques instants plus tard, la voiture abritant le faux membre du Ku-Klux-Klan ainsi que Susana en mystérieuse conductrice s'arrêta au théâtre des Nègres, où l'on donnait une représentation qui ressemblait beaucoup à une surprise-partie.

David échangea quelques mots avec Susana, et lui dit :

- Attends-moi à la sortie côté scène, qui est derrière...

Le grand monsieur blanc passa entre les contrôleurs noirs, qui se plaquèrent sur les côtés de l'entrée. L'effet recherché était qu'il entre dans un théâtre de pantins de chiffons et que tous tombent au sol à la simple brassée d'air que produisait la houppelande blanche de David.

Lorsqu'on le vit entrer dans la salle, une clameur retentit. Tous se levèrent de leurs sièges, qui grincèrent comme les pupitres d'une école quand les enfants sortent en récréation.

David ne se pressait pas, il avançait lentement dans l'allée centrale du théâtre, brandissant son couteau avec des mouvements lents et secs. La débandade était générale dans les deux ailes, vers les deux couloirs latéraux, sans personne pour maîtriser l'avalanche, comme dans les incendies.

On entendit le bruit d'une contrebasse écrasée et le cri d'un enfant, perçant, comme si l'on avait également écrasé un violon.

David, sautant sur le piano, escalada la scène. Tous les comédiens avaient fui, et le décor était fissuré comme les murs dans les tremblements de terre.

David se retourna un moment vers la salle et vit qu'il n'y avait personne, absolument plus personne à l'intérieur. Dans leur fuite, les gens avaient des pardessus et des châles multicolores.

David chercha la sortie côté scène qui donnait sur la rue. Il fut guidé par ce courant d'air froid qui indique le couloir à l'entrée d'une rue.

Il se dirigea vers Susana.

— Maintenant allons à la taverne des Confédérés.

Susana mit l'automobile en marche.

Vingt minutes plus tard ils étaient dans ladite taverne. David descendit et passa rapidement dans la rue, comme un masque qui va au bal.

Il ouvrit la porte du bar d'un coup, et on entendit un bris général de verres et de bouteilles qui tombent au sol, comme si l'on avait poussé et fait tomber la totalité de la vaisselle de l'établissement.

Plus que des cris, c'est le silence qui assista à la sortie précipitée de nombreux noirs. Le spectacle était surprenant, et celle qui en profitait le plus était Susana, qui voyait de nouveau toute une foule obscure se perdre dans la nuit.

David, avec son couteau en l'air au milieu de la taverne, voyait cette foule osciller et s'écrouler dans la nuit. Même le patron du bistrot avait fui. Seul un noir le regardait, en transe :

— Et toi, pourquoi tu ne fuis pas ? lui demanda David d'une voix solennelle, tout en maniant son couteau en l'air...

— Moi... dit-il en employant un « je » digne d'un ivrogne, moi parce que je suis blanc...

David ne put que sourire de voir que ce noir saoul se croyait blanc, cette illusion suprême, peut-être ce pourquoi il s'était saoulé. Le patron du bistrot, caché, profita de cette trêve pour réapparaître et demander au fantôme :

— De quel droit avez-vous fait irruption dans mon établissement ?

David donna son couteau au noir ivre, et lui dit :

— Toi, homme blanc, punis comme il se doit l'homme noir qui est au comptoir...

Et il sortit de la taverne. Alors que l'automobile courrait déjà en direction de la maison de Susana, on entendit un terrible cri déchirant.

#### IV

La fabrique du fils du millionnaire était déjà en marche. Deux mille ouvriers travaillaient dans ses ateliers.

Les moteurs et les transformateurs jetaient des étincelles et l'atmosphère sentait la résistance grillée. On pressentait le courant écrasé par des manchons d'une force de fer, le soulèvement de la violence attaché aux formidables arbres d'acier.

David, de temps en temps, se promenait dans la fabrique et défiait les regards que l'ouvrier lançait au millionnaire, dans lesquels David lisait « Pousse-toi de là que je m'y mette ».

Les courroies sans fin affûtaient la vitesse et l'adouçissaient. Il semblait que les machines allaient se désangler d'un moment à l'autre, fatiguées de cette mobilité excessive.

Fumées de chaudières soumises à haute pression, triturations dont une fine poussière sortait, calottes vomies par une boîte, travail lent et patient comme celui des ouvrières cigarettières soutenues par les industrieuses machines à cartouches, fonte de grands obus, le tout surgissait simultanément dans différents coins des grandes nefs, donnant une sensation de fébrilité manufacturière.

C'est là que le père cherchait son fils, qui passait beaucoup de moments à se promener au milieu de sa grande fabrique.

Il semblait qu'il eût perdu son goût pour le cabaret, la voiture, les excursions mystérieuses, les voyages dans les hôtels de sa propre ville.

David était sérieux, le visage contracté, comme victime d'une préoccupation vengeresse.

Parfois il grimpeait en haut d'une machine et de là-haut, passait un long moment à regarder les deux mille ouvriers, qu'il balayait en un clin d'œil.

« Ils baissent tous la tête, se disait David, comme s'ils voulaient cacher le fait qu'ils aimeraient me voir trituré par les grandes machines et que j'arrive entre leurs mains en pièces détachées, en chair à pâtée ».

Jusqu'à ce qu'un après midi, comme il l'avait préparé en silence, il provoqua de loin, comme on prépare un attentat contre la voiture de l'Empereur, l'explosion et la crémation de ses deux mille ouvriers : la porte se fermait grâce à un automatisme électrique qu'il avait fait en sorte de détraquer, les fenêtres étaient fortement grillagées, pensées pour le grand jour, et le blindage avait été une richesse dépensée en vue de la consommation parfaite du crime.

Pendant ce temps, quatre heures sonnaient à la Banque Karvaler.

Les employés étaient déjà en train de changer de veste lorsque le téléphone sonna.

— Comment ?...

Ensuite, celui qui avait eu vent de la nouvelle sortit en courant en direction du bureau du père.

— La fabrique de votre fils est en train de brûler.

— Et lui ?

— Par chance, il n'était pas à l'intérieur.

Karvaler père sortit en courant vers son auto. Il cherchait les dernières flammes en regardant au fond de toutes les rues par lesquelles ils passaient.

Sous ses yeux, se présentait un spectacle flamboyant, lécheur des cieux, monstrueux, d'énormes feuilles ardentes, haut fourneau sans toit pour deux mille victimes.

## V

Le sourire avec lequel il contemplait l'incendie, quelques effronteries avec les familles des victimes, l'étrange construction de la fabrique avec pas plus de deux portes et les fenêtres grillagées en hauteur, la porte fermée par coïncidence, la découverte de la collection d'oreilles au cours de l'enquête dans la maison du millionnaire, tout impliquait David, qui, désireux de déclarer un crime magnifique comme celui qu'il avait réussi à élaborer, en arriva à confesser « que cela devait arriver qu'un patron tue ses deux mille ouvriers. L'Histoire est régie par une loi de compensations qui ne peut s'oublier ».

Une fois en prison, il prit une allure beaucoup plus sportive que dans sa jeunesse, lorsqu'il mettait sa tenue de footballeur et sa toque de boulanger et de bagnard pour que les cheveux ne s'emmêlent pas dans la course.

Toutes les sociétés ouvrières se constituèrent partie civile ; les femmes à qui il manquait une oreille également. En plus d'une punition exemplaire on demandait des indemnités démentielles. La plus importante était celle demandée par la ballerine. On allait faire bon usage de la fortune du père.

L'avocat qui le défendait était le meilleur avocat du pays. Sa défense fut magistrale, présentant le fils du millionnaire comme une monstruosité, fille naturelle d'une autre atrocité consentie par tous : la monopolisation.

Tous les paragraphes de sa défense étaient construits pour montrer la fatalité.

— Messieurs les jurés, — dit-il : la pelote d'idées que nous avons dans la tête est capable de tous les crimes, parce que toute tête est une tête d'assassin et d'assassiné. Qu'est-ce que la mort est d'autre, à quelque moment qu'elle arrive, sinon un assassinat ? Seulement l'idée d'assassiner son prochain peut éclater en elle comme une contre-offensive et une vengeance... C'est ainsi que l'on réagit intellectuellement contre l'idée même de sa propre mort, messieurs les jurés, maladroitement, mais avec une grande superstition...

Ce sentiment chez un jeune homme cajolé par une des plus grandes fortunes du monde a été poussé à un point tel que cela provoqua l'attentat insolite qui mérite une réclusion, éternelle si vous voulez, mais pas sa mort, « en effet David Karvaler n'est pas un homme mauvais, mais un impulsif victime du destin qui ne peut se protéger de ses impulsions avec faiblesse proportionnelle aux flatteries de ses millions ».

À la fin de la plaidoirie de l'avocat, Americo Karvaler demanda que l'on ait pitié de son fils, il tint à payer toutes les indemnités, en y ajoutant dans de nombreux cas de nombreux milliers de dollars, et le reste de sa fortune, moins ce qui était nécessaire pour finir sa vie avec une modeste retraite, il le léguait à tous les hospices et sociétés ouvrières du pays.

Mais le crime était si grand que cet immense don ne pouvait pas le compenser. Il fallait la mort de son fils. C'est ce que demandaient les représentants des deux mille victimes, tandis que les femmes à qui il manquait une oreille, émues, lui auraient bien volontiers donné l'autre.

Pour le repos de la justice, secouée et paralysée tant que cette vie n'était pas éteinte, on avança les procédures de l'électrocution.

David s'assit sur le siège électrique comme quelqu'un qui saute sur le marchepied du fauteuil américain du salon de coiffure.

Un cigare allumé – mégot de choix pour le bourreau –, sortant de sa poche un petit miroir et un peigne, il se lissa les cheveux en arrière.

Puis il mit son monocle. C'est au milieu de son geste que la mort le surprit. Un geste qui devait rester inachevé.

Cela constitue la différence entre la mort provoquée et la mort spontanée. S'il avait réussi à mettre son monocle, la mort eût été maniérée, or – elle – trouve toujours une manière de ne pas l'être.